

POURQUOI EST-IL SI ARDU DE THEORISER SUR LA TRADUCTION ?

M^{me} HADJ-AISSA Zohra

Département d'Interprétariat et de Traduction
Université d'Alger

« Un art sitôt né, et déjà en crise » comme disait Etkind. Nous sommes face à une science récente, si jeune que ses différentes branches et écoles n'ont pas encore atteint une maturité suffisante pour répondre scientifiquement à toute sa problématique.

Théorie, Etude, Science, Encyclopédie et/ou Méthodologie de la traduction, Traductographie, Translatologie, Traductive, voire de plus en plus souvent : Traductologie ... mais où s'arrêtera sa véritable dénomination ?

En fait, elle cherche encore à se libérer du joug de la littérature et linguistique (mais y arrivera-t-elle ?) en essayant nonobstant et avec beaucoup de peine à s'autonomiser en tant que nouvelle science.

Sa nature profonde, ses domaines d'application et les voies de recherche qu'elle nous fait entrevoir ne font que ressortir son caractère interdisciplinaire.

Sur le plan didactique – puisqu'elle est de plus en plus enseignée – nous rencontrons des difficultés quant aux méthodes, théories et applications.

L'ambivalence permanente théorie – pratique nous renvoie constamment à sa propre méthodologie ; par ailleurs le caractère multidisciplinaire de cette science toute récente et si originale ne fait que complexifier l'élaboration de théories à son sujet, et conséquemment leur application sur des traductions.

Nous essayerons donc d'y réfléchir en faisant une brève rétrospective de ce qui a été élaboré dans ce domaine.

Une théorie, comme son nom l'indique est une observation de plusieurs phénomènes sur une période déterminée, et à partir de laquelle on peut tirer des conclusions permettant d'émettre des hypothèses vérifiables, prédictibles et applicables à posteriori. Le « cadre théorique » est donc très important pour comprendre la réflexion, les termes employés, leur désignation et conséquemment leur application.

La théorisation en traduction est encore trop précoce pour l'évaluer : ce ne sont en fait que des approches théoriques, déjà assez nombreuses et intéressantes à découvrir et commenter ici ensemble.

C'est à partir du XX^e siècle – plus concrètement la seconde moitié – que les courants théoriques se multiplient et se diversifient dans le domaine de la traduction. Dans la réflexion contemporaine, on peut retenir globalement les approches les plus intéressantes, basées sur des sciences diverses, d'où leur caractère multidisciplinaire parfois, mais que nous gagnerons à connaître.

Initialement, il y a celles qui sont basées sur des théories linguistiques, avec le structuralisme, la linguistique pragmatique et la linguistique du texte : et pour lesquelles le mot était considéré – hélas à tort – comme unité de sens ; mais G. Mounin vite sensible à cette approche largement insuffisante écrira : « Si de telles particules de sens existaient, la traduction deviendrait quelque chose d'aussi simple que l'analyse et la synthèse en Chimie ».

Ainsi donc pour le traductologue anglais Catford, l'unité de sens deviendra le syntagme et la phrase aussi. Pour lui, il s'agit déjà de trouver les « translations équivalentes » utilisées dans des situations identiques. Catford introduit la notion de situation et préfigure déjà le pragmatisme !

Un peu plus tard, les travaux stylistiques de Vinay et Darbelnet se situent à ce niveau, lorsqu'ils essaient de catégoriser les différentes procédures utilisées lors des opérations traduisantes.

L'ébauche d'une réflexion théorique sur la traduction commence à poindre : la communication – pour J.L. Austin et Searle – est fondée sur des actes de langage, donc la valeur illocutoire varie selon des contextes situationnels.

Plus tard, la linguistique du texte permettra d'approfondir, enrichir et diversifier la réflexion : le traducteur traduisant la parole prendra conscience que les mots n'ont pas de sens définitifs, et ne prennent leur véritable sens que dans le texte, grâce au contexte mais aussi et surtout dans la saisie de celui-ci par le récepteur.

On voit déjà clairement une évolution dans la réflexion scientifique et théorique, qui aura des répercussions très concrètes sur la démarche traduisante.

Cette démarche connaîtra deux étapes : la première sera la critique des textes traduits avec par exemple, Walter Benjamin dans « Les Tâches du Traducteur » : texte qui a largement influencé tout un courant de réflexion postérieure. Antoine Berman se situera également dans cette lignée, consacrant son premier ouvrage : « L'Epreuve de l'Etranger » à la traduction dans l'Allemagne romantique et ses rapports avec la culture s'inscrivent contre « la négation systématique de l'étrangeté de l'œuvre étrangère ».

Il s'opposera à George Steiner qui dans « Après Babel » envisage la traduction dans une perspective très large, incluant la traduction dans une même langue.

La deuxième étape sera une observation neutre de textes traduits et suppose déjà un rapport entre pratique et théorie qui ne sera plus du même ordre. L'existence de ces deux courants révèle un fait important dans le concept même de théorie : en traduction on ne peut nous offrir que des théories centrées sur un modèle idéal avec une visée à atteindre ; et non des faits prédictibles et vérifiables comme on peut fonder ses hypothèses dans d'autres domaines. On ne peut adopter qu'une démarche déductive, et non prescriptive en traduction.

Déjà la terminologie est révélatrice d'elle-même de ce conditionnement dans la réflexion et la théorisation en traduction : on lit, on entend : « Comment faut-il traduire » et non « Comment traduit-on ? » ; « la tâche du traducteur » « la visée du traducteur ».

De pareilles approches, et constantes dans la réflexion, et même les théories postérieures conditionnent peut-être à bon escient l'activité de traduction à un degré qu'on ne peut encore soupçonner.

Et la théorie de la traduction est une chose beaucoup trop sérieuse pour l'abandonner aux amateurs de la traduction et/ou aux amateurs de traduction, car selon H. Meshonnic, le bilinguisme n'est pas suffisant pour la traduction, il peut parfois même être « une gêne à la traduction », voire « un facteur de non-traduction ». La théorisation présuppose une grande et profonde réflexion sur le processus traductionnel, seulement, après avoir visité et écouté puis lu attentivement les conceptions des uns et des autres ; il faut savoir que Mounin parlait de six conceptions ou opérations de la traduction, et que déjà à cette époque, on peut avancer trois théories : celle de la fidélité, de la compréhension et de l'adaptation. Elles ne sont qu'une ébauche certes, mais posent néanmoins des questions de fond. On parle déjà de non-théorie ou de théorie de non-traduction.

On peut aussi faire référence et mentionner la notion du « Skopos » (ou fonction) dans la Skoposthéorie de Katharina Reiss et Hans Werner (en 1984) qui se retrouve dans leur ouvrage : « Fondements d'une théorie de la traduction ». Pour développer ce

« Skopos », K. Reiss offre une typologie de textes pertinents pour le traducteur afin de le sensibiliser aux trois fonctions fondamentales dégagées déjà par Karl Bühler : textes informatifs, esthétiques, appellatifs, chacun faisant appel bien sûr à des stratégies différentes.

Les approches basées sur des théories littéraires apparaissent avec la « Translation Workshops » de Erza Pound, la « Polysystem theory » (manipulation school) avec l'Ecole Tchèque.

Les approches littéraires sont généralement fortement marquées par les idées de sémioticiens comme Roland Borthes dans « Lectures plurielles », ou Umberto Eco dans « Struttura aperta » ou « Lector in Fabula », qui reprennent l'idée plus générale de Heidegger que c'est « par la perception qu'en a l'être humain que le sens vient aux choses ».

Et c'est ce genre d'approche théorique qui donnera lieu aux Etats Unis aux « Writting and Creativity Workshops » et aux « Translation Workshops » dont un des grands inspireurs est Erza Pound.

L'équivalent de ces « Workshops » seraient les « Ateliers de traduction » d'Arles de Michel Ballard.

La théorie de E. Pound, pour synthétiser, est fondée sur le concept « d'enegeia », ou énergie de la langue : les mots sont en quelque sorte une cristallisation du vécu historique d'une culture,

ce qui lui donne une force, une énergie et un génie spécifique : et c'est ce qu'il faut traduire.

Par contre, la « polysystem theory » ou PST avec James Holmes de l'université d'Amsterdam, ainsi qu'André Lefevere ... et à ce groupe de chercheurs néerlandais se joindra Susan Bassnet de Grande Bretagne, considère que toute traduction est de toute façon une « manipulation » du texte source, et ne se soucie plus de sa conformité à l'original, puisque tout texte traduit est appelé à circuler, être lu et être utilisé, voire réinterprété ...

Cette théorie des polysystèmes se veut globalisante, s'intéresse à tous les domaines de l'activité humaine considérée comme des systèmes et accorde d'abord une place importante à la traduction comme vecteur d'interférences entre les différentes cultures.

Sa deuxième caractéristique est qu'elle s'oppose au structuralisme français. Au USA on retrouve une correspondance entre les travaux du « New Historicism » et les « Cultural Studies ». En Allemagne, cela correspond aux travaux de Siegfried Schmidt.

Une autre caractéristique de cette théorie est la non contradiction posée entre hétérogénéité (différence entre les systèmes), et fonctionnalisme (les différentes fonctions ou rôles que les systèmes viennent à assumer). De même est posée la notion de stratégies (les systèmes sont composites et stratifiés) ; et on admet la possibilité qu'il y ait des contradictions entre

différents niveaux du système (qui ne sont pas forcément et toujours en rapport). Les stratégies constamment en conflit peuvent occuper une position centrale ou périphérique dans un système. Reste à distinguer entre canonicité statique (représentée par les textes qui sont des émanations) et canonicité dynamique (représentée par des modèles). Ici le concept de canon ne véhicule aucun jugement de valeur : c'est simplement la forme qui s'impose à un moment donné.

D'autres approches basées sur des théories philosophiques posent le problème différemment, ex : Georges Steiner avec « La Poétique », Paepcke et Stolze, Gadamer, etc ...

A certains moments, au cours de ce siècle, le philosophe refusait de parler du mental, sous prétexte qu'on ne pouvait pas le voir.

Aujourd'hui avec les sciences cognitives, les questions de la connaissance – que veut dire connaître, appréhender, percevoir, apprendre ? – sont devenues centrales. Les progrès de la science permettent même de toucher ce qui auparavant était invisible. Elle oblige la sémiologie à s'interroger : comment la perception que nous avons des choses est-elle structurée par le langage ? et comment à son tour la sémantique aborde-t-elle la traduction ? que traduit-elle, en fait, quand on sait que le sens est toujours en fuite, que la sémiologie de l'interprétant (l'interprète qui réinterprète constamment) ne peut être appréhendée de façon définitive ?.

La traductologue sud-américaine M. Coscolluela se penche sur cette question, et révisite d'ailleurs les sept procédés de Vinay

et Darbelnet à la lumière de la sémiologie qui se préoccupe aussi de l'acte traductionnel.

Ici on s'arrêtera surtout sur George Steiner, pour lequel se faire « hermeneute » c'est essayer de se mettre dans la peau de l'écrivain, afin de saisir dans une projection empathique le sens de ce qu'il veut dire, pour réussir à le transférer correctement et fidèlement. Pour Steiner l'opération traduisante se pose en quatre temps qu'il nous décrit dans « Après Babel » :

1- Mise en confiance : Le traducteur prend un risque en abordant un texte, mais il lui fait confiance car il véhicule un sens à traduire.

2- Agression : Steiner se base sur Heidegger pour dire que chaque acte de compréhension est une agression ... le traducteur pénètre le texte et lui vole son sens, l'emporte comme un butin de guerre.

3- Incorporation : Après l'avoir détruit, il incorpore le texte source, il le fait sien, l'avale et le digère.

4- Restitution : Les trois actes que l'on vient de décrire ont créé un déséquilibre.

Ici Steiner se base sur l'anthropologue structuraliste Levis Strauss qui dit que dans un système culturel tout se tient, et que si on enlève on rajoute un élément on déséquilibre le système.

Le grand tournant verra le jour avec l'émergence d'approches théoriques basées sur la pratique et la phénoménologie : essentiellement avec Danica Seleskovitch et Mariane Lederer à l'ESIT.

La théorie interprétative postule que l'acte de traduire comprend trois étapes essentielles :

- 1- la compréhension du texte original.
- 2- la « déverbalisation » de la forme linguistique du texte.
- 3- la réexpression des idées et sentiments contenus dans le texte.

Pour quiconque veut théoriser sur la traduction selon M. Lederer, c'est la seconde étape de « déverbalisation » qui sera la plus complexe car elle vient tout droit de l'expérience de la traduction orale ou interprétation. Interpréter est pris ici dans sa double acception de compréhension et restitution d'un « vouloir dire » grâce à son propre « background » et en prenant compte le destinataire.

L'idée maîtresse de cette théorie interprétative est que : « dans l'oral comme dans l'écrit comprendre c'est interpréter : la démarche qui va du texte au sens, et du sens à un nouveau texte ».

C'est une théorie qui semble répondre de façon scientifique à beaucoup de questions sur le processus de traduction, mais qui distingue très nettement la traduction pédagogique (enseignement des langues pour la traduction) et la pédagogie de la traduction que M. Lederer nous expose dans son livre « La Traduction aujourd'hui : Le modèle interprétatif » ; insistant sur le fait que la traduction reste à chaque fois un exercice nouveau et difficile, faisant appel à une compétence dynamique et toujours redynamisée. Cette théorie fait actuellement autorité en matière de

traduction, car elle est venue combler les impasses théoriques que l'on rencontre encore aujourd'hui.

Puis verront le jour d'autres approches théoriques basées sur les procédures de la traduction, beaucoup plus compliquées, mais aussi plus passionnantes, relevant toujours de la pluridisciplinarité puisqu'elles feront appel aux neurosciences: par exemple Lörsher en 1991 et HP Krings en 1986, essayaient déjà dans le cadre des TAP'S (Thinking about Protocols) « d'analyser les processus qui se passent dans la tête des traducteurs », et souhaitaient ainsi aboutir par le biais de ces recherches à une espèce de savoir épistémologique : ce qui est encore illusoire. Par contre cette méthode de réflexion et recherche peut fournir aux didacticiens de la traduction des « inventaires de besoins » pour améliorer l'enseignement de l'interprétation – traduction.

Les « savoirs invisibles » réapparaissent aussi grâce à l'éthnoscience : ces savoirs populaires et l'étude de la pensée des « primitifs » (comme on l'a appelé à tort) furent confinées au domaine de la religion et des mythologies ; mais l'anthropologue renverse ces présupposés de la discipline et on recommence heureusement, aujourd'hui à tenir compte du patrimoine immatériel de l'homme, de toutes ces croyances et ces connaissances « naïves » que l'on porte au fond de soi, et qui ressurgissent dans le processus traductionnel, même si on n'est pas encore tout à fait conscient aujourd'hui.

C'est ce que Amparo Hartado Albir appelle dans : « L'acquisition de la compétence traductionnelle » (programme de

recherche PACTE 2001 de l'Université de Barcelone) : « les facteurs psycho-physiologiques », sous-jacents et fortement présents dans l'acquisition d'une stratégie de traduction.

Lorsqu'en 1962 Claude Lévi Strauss publie « La Pensée Sauvage » on comprend enfin que la connaissance très fine et riche de l'environnement ne vise pas toujours des finalités pratiques, mais sert à « mettre en ordre » et de l'ordre dans la nature, notre monde cognitif, et notre relation avec les autres, le monde et la vie en générale.

D'autres émettent encore de nouvelles théories assez timidement : c'est le cas du « chaining » de Lakoff que l'on expliquerait par des associations mentales, des métaphores lexicalisées, voire même des « scénarios » qui se déclenchent à notre insu et permettent à l'esprit du récepteur de mieux comprendre et transmettre le message.

On retrouve cette idée de « brain storming », sous la plume d'autres théoriciens, souvent et plaisamment suggérée comme étant un « remue – méninges ».

Dans le domaine journalistique, il existe aussi des séances de brain storming, permettant comme en cours de traduction (cela se fait aussi un peu à notre insu surtout dans l'interprétation de conférence où l'esprit est pris d'assaut par un déferlement d'idées) d'offrir une foule de renseignements sur les différents problèmes posés et les démarches choisies pour les résoudre : ceci ouvre les horizons sur des notions telles que la créativité, qualité fondamentale chez l'interprète/traducteur.

Nous terminerons enfin avec la théorie de la terminologie, actuellement très en vogue au Canada et dans d'autres pays comme la France. Il y a profusion de publications, mais pas encore de travaux réellement exhaustifs, néanmoins citons quelques articles dans TRADUIRE ou META par exemple (vol. XXX n° 4, Décembre 1985), le volume de Roda Roberts « The Terminology of Translation », mais le plus intéressant reste la publication du : « Glossaire de la théorie interprétative de la traduction et interprétation » de Monique Cornier, Jean Delisle en 1999 et Anne Marie Laure Yahnke, terminologie publiée dans plusieurs langues et dernièrement traduite en arabe par l'ETIB de Beyrouth (Ecole de Traduction et Interprétation de Beyrouth).

En Espagne, par exemple, une des meilleures recherches publiée est celle de María Teresa Cabré (1993) sur « Traducción : Teoría, metodología, aplicaciones » (Barcelona), ainsi que le plan EUROTRA de Marcos Marín et Nuria Bell, qui s'imposent avec beaucoup de rigueur à ce niveau là, expliquant les termes et les concepts employés à chaque fois que cela est nécessaire aussi bien pour la langue que la métalangue.

Les démarches dans la théorie de la terminologie peuvent être de deux types :

a- onomasiologique (du concept au signe ou terme qui le désignera) permettant d'établir des équivalences terminologiques qui diffèrent (en traductologie) des correspondances linguistiques que le profane (ou traducteur méconnaissant les théories) avaient cru pouvoir établir mais en se trompant inévitablement.

b- semasiologique (qui renvoie le terme au concept).

Actuellement, la Revue des Ressources Terminologiques de l'Université Laval au Canada est à la disposition des langagiers et traductologues.

Et enfin, les définitions sur la métalangue sont également fondamentales dans l'esprit du théoricien de la terminologie ; et c'est Bruno de Bessé directeur de l'ETI (Ecole de Traduction et Interprétation) de Genève qui écrit en 1990 :

« Trop souvent on parle de deux types de définitions comme s'il s'agissait de la même chose, ce n'est pas le cas. Il existe d'une part les définitions terminographiques qui se proposent de donner une descriptions des concepts appartenant déjà à un système préexistant, et d'autre part des définitions terminologiques « créatrices de concepts nouveaux », en traduisant avec de nouveaux termes des concepts qui apparaissent à chaque fois, surtout aujourd'hui.

Dans « l'Arbre à dire » de Mohamed Dib, l'homme, l'interprète et le traducteur ont compris depuis longtemps que la langue ne dit pas, elle permet juste de dire – Nonobstant terminons sur cette question ouverte qui invite à l'introspection :

L'interprète de conférence efficient et le bon traducteur pourraient-ils se priver aujourd'hui de cette réflexion sur leur propre métier ?

BIBLIOGRAPHIE

Barthes, Roland, *Le plaisir du texte*, Paris, Seuil, 1973.

Benjamin, Walter, *Les tâches du traducteur*

Berman, Antoine, *L'épreuve de l'Etranger*, Gallimard, Paris, 1984.

Cormier, Anne, Delisle, Jean, Yahnkee, Marie Laure, *Glossaire de la terminologie de la théorie interprétative de la traduction et interprétation*, John Benjamins Publishing Company Amsterdam, Philadelphia, 1999.

Delisle, Jean, *L'enseignement de l'interprétation et de la traduction : de la théorie à la pédagogie*, Ottawa, Edition de l'Université, 1981.

Dib, Mohamed, *L'arbre à dire*, Albin Michel, Paris, 1998

Eco, Umberto, *Struttura Aperta (ou) l'Oeuvre ouverte*, Seuil 1975

// *Lector in fabula*, Bernard Grasset, 1985

Etkind, Efin, *Un art en crise*

García Yebra, Valentin, *Teoría y práctica de la traducción*, Credos, 1982.

En torno a la traducción, Madrid, Gredos, 1983

Hurtado Albir, Amparo, *Programa PACTE 2001 de investigación*, Universidad de Barcelona : « Adquisición de la competencia traduccional »

Larose, R., *Théories contemporaines de la traduction*. Presses université du Quebec, 1989

Lederer, Mariane, *La traduction aujourd'hui. Le modèle interprétatif*, Hachette 1994.

Levi-Strauss, Claude, *La pensée sauvage*.

Marcos, Marín, *Plan EUROTRA* (programme de recherche) : traductique Bell, Nuria et informatique

Meshonnic, Henri, *Pour la poétique II : théorie et pratique*. Paris Gallimard, 1973

Reiss, Katarina, *Fondements d'une théorie de la translation*. 1984.

Wermer, Hans

Steiner, Georges, *Après Babel : une poétique du dire et de la traduction*, Paris Albin Michel 1978.

Seleskovich, Danica, Lederer, Mariane, *Interpréter pour traduire*. Didier Erudition. Paris 1984

Revue, *META*, *TRADUIRE*, *BABEL*, *Revue des Ressources Terminographiques*, Université de Laval. Canada.